



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

31-32 | Avril 2002

L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques:  
vices et vertus du virtuel

---

### In Memorium

Pierre Chartier

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/3313>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2002

Pagination : 315-318

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Pierre Chartier, « In Memorium », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 31-32 | Avril 2002, mis en ligne le 16 mars 2008, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3313>

---

Propriété intellectuelle

## *Table ronde : bilan et perspectives*

*P. Chartier.* Cette table ronde, qui réunit largement tous les participants de notre colloque et qui associe le nombreux public qui nous accompagne jusqu'à cette heure proche de la clôture, est l'occasion de faire le point sur nos travaux, de reprendre, de compléter ou de préciser des remarques émises au cours des discussions ponctuelles ; c'est également pour nous le moment de lancer quelques pistes et de prendre, je pense ne pas être le seul à le souhaiter, quelques (bonnes) résolutions.

J'aimerais d'abord remercier les responsables des deux entreprises, celle de Chicago, avec l'appui de l'INaLF, et celle de Redon, pour leur très utile et fructueuse participation à ce colloque, avant de leur poser l'un et l'autre la question : sous quelle(s) forme(s) et à quelles conditions vos « produits » respectifs sont-ils ou seront-ils mis à la disposition du public ?

*S. Geitner.* Les cédéroms de Redon, vendu 690 F, sont désormais accessibles sous LINUX, c'est-à-dire aussi bien pour MacIntosh que pour PC.

*R. Morrissey.* L'accès de notre version ARTFL est possible à partir de tous les postes de type universitaire reliés à Frantext. Madame Tucsnaç peut apporter des précisions supplémentaires.

*Z. Tucsnaç.* En effet. Tout abonné est censé recevoir l'*Encyclopédie* pour 2 000F/an. On entend par abonné une université, un laboratoire, un institut, une bibliothèque, un lycée, bref toute institution qui peut être reliée par un serveur d'université ou de faculté. L'université peut être abonnée, mais des entités de type inférieur peuvent également le faire. Comment s'abonner ? C'est l'affaire de mon collègue Daniel Majun. Mais je vous communique volontiers les procédures. Dans un premier temps, on joint son service de ressources informatique universitaire. Si ce service dispose d'un accès internet, il suffit que le numéro IP de ce serveur figure dans nos contrôles d'accès. Si cela n'est pas le cas, la question devient : êtes-vous en mesure de mettre un serveur proxy au service de l'institution dont vous dépendez ? Dans l'hypothèse positive, vous devez me communiquer l'adresse du proxy qui, c'est son

avantage, contrôle entrées et surtout sorties. Le serveur INaLF/LINUX, installé à la Faculté des Lettres de Nancy, est situé sur une branche réseau de 10 mégabits ; il est donc facile et rapide de s'y connecter, même avec un modem. Ses *caveat* sont en français sur la page d'accueil de l'INaLF [devenue en 2001-2002 ATILF].

G. Benrekassa. Comment être relié, et qui pourra l'être ? Cela me rappelle une autre réunion. C'était en 1975, à Yale. L'éditeur de la grande édition de Diderot, DPV, y imposait la souscription à la totalité de la collection, à un prix considérable. Je me suis emporté. Cette pratique, ai-je dit, rappelle celle des éditions-pirates du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ici, je suis plus surpris encore : confrontés à ce qui est un outil de connaissance, mais qui est aussi un outil moderne de diffusion maximale, on aboutit tant sur le plan de l'esprit académique que sur le plan économique à une position ésotérique. Quelqu'un disait tout à l'heure, et cela m'a frappé : devant les difficultés actuelles, les erreurs et bévues encore non corrigées des éditions électroniques, il faudra que vous alliez consulter en dernière analyse un ou deux exemplaires non cartonnés, et vous pourrez faire votre recherche. Voilà qui réduit le savoir à quelques chercheurs chevronnés, du type des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ! Une telle fermeture académique nous ramène donc en arrière, et doublement. Déjà, les bibliothécaires ne transmettent plus les dictionnaires-papier et ne fournissent plus que microfilms et microfiches, bientôt ils nous les transmettront exclusivement sous la forme, pour longtemps déficiente, de cédéroms. D'autre part, l'obligation de passer par une institution universitaire, et une institution unique, pour des raisons techniques de serveur, je le comprends, restreint le nombre des personnes ayant accès aux ouvrages étudiés. Que peut faire par exemple un architecte, un médecin ? Et moi, qui suis maintenant éloigné de l'institution, comment aurais-je accès à une *Encyclopédie* fiable ? Peut-on en rester à cette philosophie-là ? Il faut avoir une optique qui favorise la diffusion la plus large.

R. Morrissey. Mais aussi il faut entendre institution au sens large. En outre, il y aura une évolution. Aux États-Unis, par exemple, des gens non intégrés à l'université peuvent avoir un compte auprès d'une institution. C'est la responsabilité des institutions d'organiser ces accès à leur réseau, mais il est difficile de relier des gens très différents, tout cela est très coûteux. C'est aussi la raison pour laquelle on veut faire un cédérom.

P. Laurendeau. Je voudrais attirer l'attention sur l'importance mondiale, planétaire, de la question. La culture française rayonne partout, mais dans des conditions parfois difficiles. Il y a des résistances. Or, Diderot est un personnage planétaire, pas plus français que K. Marx

n'est allemand ou qu'Einstein n'est suisse. La culture française attire nombre de nos étudiants, qui arrivent parfois en ignorant tout de cette culture, qui ne parlent pas la langue. Il y a urgence, ce que ne mesure pas sans doute un certain confort parisien. A Toronto, par exemple, nous comptons en tout et pour tout trois exemplaires de l'*Encyclopédie*. Tous ne circulent pas. Un objet aussi neuf et « massif » que la version numérisée permettra à bien des gens intéressés, malgré les coquilles et les imperfections, d'accéder enfin à l'*Encyclopédie*. Cela ne concerne pas seulement l'hexagone mais la planète entière. Vous portez tous ici, et très bien, une responsabilité considérable, mais je vous en rappelle la dimension.

*P. Chartier.* Merci, M. Laurendeau, nous avons entendu le message.

*P. Lafon.* Je voudrais faire valoir, en partie contre M. Laurendeau, des arguments en faveur de la position de Robert Morrissey sur la limitation des accès. Si on ouvre l'accès à tous, le laboratoire serveur deviendra un laboratoire de service. Or ce laboratoire du CNRS est encore un laboratoire de recherche, auquel sont demandés normalement des bilans de recherche. Il serait préférable, si on veut élargir l'audience, de confier cette tâche, qui ne suffit pas à justifier l'existence d'un laboratoire, à des services publics, par exemple à la Grande Bibliothèque. Mais la seconde raison est plus importante encore. Mettre dès maintenant un outil aussi imparfait à la disposition du grand public serait une sorte d'escroquerie. Les universitaires peuvent tenir compte des imperfections. Le grand public non. Il est préférable d'attendre les améliorations nécessaires.

*R. Morrissey.* J'en reviens à ma dernière remarque : c'est la raison pour laquelle un cédérom réalisé avec Champion serait des plus utiles.

*P. Chartier.* L'argument n'est-il pas réversible ? Le cédérom, d'accès plus large, ne devrait-il pas attendre en effet une révision indispensable ?

*R. Morrissey.* Voici ma position. A court terme, la version numérisée actuelle doit rester un outil de recherche. Dans les années à venir, les corrections effectuées grâce à l'appui de Champion nous permettront d'arriver à un produit de bien meilleure qualité. Alors seulement on pourra s'adresser au grand public. Je voudrais préciser, si vous le permettez, pourquoi la collaboration avec Champion s'impose à nous.

*P. Chartier.* Je vous en prie.

*R. Morrissey.* Cet éditeur défend les publications de la recherche dans des domaines où d'autres ne s'aventurent plus. La qualité de la saisie qu'il pratique est bonne. Enfin, les universitaires seuls n'iront pas loin. Il leur faut des appuis de ce type.

*I. Passeron.* Je voudrais rappeler que l'*Encyclopédie électronique* est autre chose que l'*Encyclopédie* papier, comme de nombreux intervenants, dont Yannick Séité et Marie Leca, l'ont bien expliqué. C'est un *autre*

texte. Il est donc de la plus grande importance que, pour les utilisateurs et dès maintenant, mais aussi dès les « pages » de présentation des versions électroniques, les choix qui ont été faits apparaissent, et que les nouvelles façons de circuler soient exposées. A cet égard, le travail effectué par des équipes de chercheurs ou des chercheurs isolés, dont nous avons eu connaissance lors de ce colloque, est très précieux. Il montre la voie. Il ne devrait pas être oublié. Il est essentiel pour l'avenir. Quels que soient les projets et les perspectives, les versions actuelles doivent mentionner clairement et exhaustivement ces précautions et ces avertissements, pour que ce qui a été ici mis en place puisse être poursuivi.

*P. Chartier.* Passons donc aux remarques sur le fond. Les travaux du colloque, en effet, ont montré la voie. Robert Morrissey a fait le point sur l'entreprise de Chicago. Il a précisé ce qu'il lui semble pouvoir réaliser, avec son équipe, à court, à moyen et à long terme. Sylvain Geitner, pour Redon, a également indiqué au cours de nos discussions des projets d'améliorations. Marie Leca, de son côté, a proposé une synthèse claire et énoncé des propositions et mises en garde précises. Mais d'autres ont eu, les discussions particulières l'ont montré, également des observations à faire, des questions à poser, des vœux à formuler. Où en sommes-nous ?

*P. Crépel.* Je voudrais faire plusieurs observations et poser plusieurs questions. Les premières remarques peuvent trouver à mon sens des solutions immédiates, les suivantes demandent réflexion. Pour les questions immédiates, je voudrais ajouter à ce que d'autres ont proposé deux suggestions qui me conviendraient fort. D'abord, le représentant de Redon nous a dit hier que les volumes et les pages seront intégrés bientôt dans le texte du cédérom, et c'est bien ; mais il faudrait que pour la table, les renvois qui sont faits dans la partie recueil et qui indiquent un tome et une page, mentionnent aussi l'article.

Deuxième remarque, il serait bon de disposer de moteurs de recherche sur des aspects plus réduits du corpus : sur la table seule, par exemple, ou sur un auteur, ou un groupe d'auteurs ; je rejoins ce que Gilles Blanchard a expliqué hier : si les systèmes de renvois pouvaient être regardés par auteurs ou groupes d'auteurs, ce serait un progrès intéressant ; c'est une affaire d'informatique.

J'ai maintenant trois types de propositions à plus long terme à formuler, qui sont l'expression de mes difficultés, ou même de mon désarroi. Il faudrait d'abord pouvoir s'interroger sur le corpus étudié. Ce n'est pas simple. On a discuté hier d'*Encyclopédies* telles que celles de Genève, Lucques, Livourne. Ce sont des variantes, qui posent quelques problèmes. Pour Yverdon, c'est tout à fait autre

chose. Et le Supplément, la table, l'articulation du Supplément avec l'*Encyclopédie* d'Yverdon : voilà de grandes questions, du plus grand intérêt. Je vous les sou mets. Comment s'y prendre ? Remarque suivante, l'*Encyclopédie*, c'est aussi ses lecteurs, pas simplement nous, ceux aussi de l'époque. Un article reproduit en feuilleton dans le *Journal encyclopédique*, cela change bien des choses sur la façon dont il a été lu, et cela a des retentissements sur le Supplément, l'*Encyclopédie* d'Yverdon, la table etc.

Troisième objet de doute, je me pose la question du texte brut. Pour moi, cela n'existe pas. Tout texte demande une interprétation. Je renvoie par exemple à notre discussion sur les petites capitales, leurs différences de statut : même avec un fac-similé, il n'est pas facile de se rendre compte de ce qu'elles signifient. L'informatique nous écarte encore de ce « texte brut », mais permet peut-être de proposer des solutions. A l'aide de couleurs, ou de crochets, que sais-je ? il faudrait arriver à dégager les différents types d'articles, comme les synonymes, et à les différencier. On pourrait alors imaginer des options supplémentaires, facultatives, là où par exemple sont intervenus les éditeurs... Tout cela n'est pas clair dans mon esprit, ni sans doute dans celui de tout le monde. Un autre exemple est celui des auteurs : savoir qui est l'auteur de tel ou tel article ou fragment d'article, je ne suis pas sûr que cela ait un sens parfaitement défini. On a mentionné à cet égard les ajouts. Il y a plus insaisissable encore. Ainsi l'un des auteurs pour moi les plus importants de l'*Encyclopédie* est Musschenbroeck. Or il ne figure même pas sur la liste de Kafker. On peut pourtant refaire (en mieux) ses *Éléments* de physique à partir des articles recopiés (et cités) de lui dans l'*Encyclopédie* par D'Alembert. Voilà une difficulté un peu différente encore de celles que posent Formey, Chambers, Wolff, etc. Quatrième rubrique : il faudrait faire revivre, je ne sais comment, l'histoire tourmentée de l'*Encyclopédie* à travers le cédérom, en citant les numéros des tomes et des pages, à l'aide de commentaires d'une autre typographie, etc. Je ne citerai, pour terminer, sur ce point que la question des figures de mathématiques, qui font qu'un article, sans elles, est illisible : or à l'époque on n'a pas eu les figures avec l'article. Maintenant, une fois le corpus achevé, on dispose des figures, et les articles deviennent lisibles. Il faudrait là encore faire apparaître ce genre de choses. J'ai terminé.

*P. Chartier.* Merci. Comme tu l'as dit, tout n'est pas à mettre sur le même plan. Mais il est bon que toutes ces questions soient posées.

*Ph. Stewart.* J'aimerais ajouter à ces suggestions et à celles de Marie Leca ceci : les matières liminaires, qu'elles soient placées en début ou en fin de volume, sont d'une grande importance, non seulement les avertissements, dont il a été question, mais aussi les errata. Car les

errata sont souvent des ajouts. Les éditeurs ont profité de l'erratum pour ajouter quelque chose, parfois une page entière. C'est pourquoi j'estime qu'un article devrait toujours dans la version électronique renvoyer à un ou plusieurs errata le concernant.

*Chr. Gilain.* Je voudrais pour ma part, revenir brièvement à la question des figures que Pierre Crépel a évoquée, et plus généralement à celle des symboles mathématiques, dont il a été question hier et dont j'ai parlé avec Robert Morrissey. Les versions électroniques ne reproduisent pas les symboles mathématiques, on le sait. Indépendamment de l'intérêt évident de produire un texte fidèle, quel gain supplémentaire y aurait-il à donner à lire les symboles ou formules ? J'ai plusieurs réponses, qui intéressent l'histoire des sciences. Cela permettrait de préciser le statut de l'article. Ainsi un article, selon qu'il est accompagné ou non de symboles, peut relever plus ou moins de la vulgarisation ou de la recherche. Il peut signaler l'état de plus ou moins grande formalisation ou mathématisation d'un sujet ou d'une discipline. En outre on touche à l'histoire des notions, dont certaines alors évoluent : exemples parmi d'autres, comment noter les radicaux ? ou encore on hésite alors entre l'usage de parenthèses ou le surlignage. On pourrait, à partir des occurrences, établir sur ces points des calculs de fréquences.

*R. Morrissey.* Merci d'avoir réfléchi. Je précise ce que j'ai dit dans ma communication. On peut actuellement représenter les formules mathématiques, non les exploiter, non faire des recherches. Nous n'avons pas en effet de correcteurs pour les formules comme nous en avons pour les mots, donc la saisie est défectueuse. Ce sont dans ce domaine nos limites actuelles.

*M. Leca.* J'aimerais revenir à certaines des questions soulevées par Pierre Crépel, en particulier celle des auteurs. Je comprends ton souci. Dans le futur, dans très longtemps peut-être, on pourra indiquer les auteurs, les sources. Mais pour le moment, vu le type d'erreurs auxquelles nous sommes confrontés, il faut aller au plus clair, c'est-à-dire distinguer les auteurs d'articles (autrement dit les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, malgré la difficulté que recouvre la fonction « auteur » dans cette œuvre), des sources, des auteurs cités en tant que sources. Si on veut bien admettre cette distinction minimale, on dira que Boulanger est mort, que Montesquieu est mort, mais qu'ils ont laissé leur marque, même si l'on doit discuter la référence à Boulanger par exemple. L'intervention de Formey dans l'*Encyclopédie* (papiers donnés, ou « soutirés », « extorqués » à Formey ?) n'est pas du même ordre que la citation de Chambers ou de l'abbé Girard (*Synonymes*) ou de Brucker (philosophie). *Idem* pour le *Dictionnaire* de Trévoux... Dans un autre domaine, je voudrais signaler que le cédérom de Redon s'est occupé de rendre compte du langage mathématique à sa façon, descriptive.



*P. Chartier.* M. Geitner, voulez-vous préciser ?

*S. Geitner.* Les symboles mathématiques, à mon sens, ne sont pas la dernière roue de la charrette, mais le dernier atome de la dernière roue de la charrette. Il y a plus important. Comme je l'ai dit dans la présentation, nous n'avons pas recensé des auteurs, mais des marqueurs. Le public est incapable de reconnaître D'Alembert à trois étoiles... Je voudrais continuer sur Chambers et sur Montesquieu. Je pense que c'était stupide de compter Chambers parmi les auteurs. Quant à Montesquieu, j'estime personnellement qu'il n'est pas un encyclopédiste, car il n'a pas écrit de son vivant pour l'*Encyclopédie*. S'il l'avait voulu, il n'aurait pas attendu le tome cinq, il l'aurait fait avant. Je ne suis pas un spécialiste, mais tel est mon sentiment.

*P. Chartier.* M. Geitner, vous parlez ici devant certains des plus grands spécialistes de Montesquieu. Ils apprécieront, ils sauraient vous répondre. Mais ce n'est peut-être pas le lieu, ni le moment, n'est-ce pas, Georges Benrekassa ? Votre entreprise, M. Geitner, se caractérise par son efficacité, un excellent rapport qualité-prix, en vous disant cela, je vous fais un compliment...

*S. Geitner.* Merci. J'aimerais continuer sur les auteurs aux deux sens du terme, ceux qui écrivent, et les droits d'auteur. Les fondateurs de Redon sont d'anciens juristes, d'anciens avocats. Nous savons ce qu'est la saisie de textes juridiques. Pour nous une faute est une faute, pas une coquille, dans la mesure où elle peut entraîner des conséquences graves. Je suis choqué de la manière dont on traite Lough, qui nous a quitté. Schwab, qui est dans ses Rocheuses et souhaite se consacrer à autre chose, Proust qui n'est malheureusement pas là. Il n'est pas possible d'utiliser leurs travaux sans leur autorisation. On peut nous reprocher de ne pas l'avoir fait, mais c'est une question d'éthique : on ne peut utiliser leurs travaux sans leur aveu. A quoi s'ajoute une question de prix. Notre cédérom vaut 690 F. Or la saisie de Schwab par la Voltaire Foundation s'élève à 3 200 F. Nous, saisir la totalité des travaux de Schwab nous a coûté 1 700 F. Ce n'est donc pas une question d'argent, mais d'éthique. On ne peut pas marquer sur notre cédérom : « avec l'autorisation de M. Schwab », puis la retirer. Si Schwab ne donne pas son autorisation, il faudra attendre 86 ans. Je ne me sens pas de taille à voler. Proust m'a expliqué : il s'écrivaient entre eux, Proust, Lough, Rex, Schwab, il y a une trentaine d'années, avant le courrier électronique, et se mettaient d'accord auteur par auteur. C'est le travail de toute une vie de quatre personnes. Et nous serions allés le leur voler ! De quel droit nous le reprocher ? Je ne comprends pas.

*P. Chartier.* Il ne s'agit pas de vous reprocher quoi que ce soit. Robert Morrissey, je vous donne la parole, en souhaitant que ces débats gardent le ton d'urbanité académique qu'ils ont eu jusqu'à maintenant.



- R. Morrissey.* Oui, voilà. Honnêtement, nous avons travaillé avec Schwab. Incorporer les numéros de Schwab dans une édition de l'*Encyclopédie*, c'est quelque chose qu'il souhaiterait. Tenir compte de la recherche actuelle, cela fait partie des normes — avec la reconnaissance, bien sûr. Nous y avons renoncé pour la première édition, car c'était trop cher. C'était une question d'argent.
- M. Leca.* J'aimerais dire à M. Geitner, puisque j'avais évoqué ce point, que la question des droits d'auteur qu'il pose est parfaitement légitime. Mais c'est une chose que l'utilisation des travaux de recherche dans un outil voué à la recherche (cela relève de l'évidence même d'une démarche scientifique) ; c'est une autre chose de passer par des procédures légales permettant d'utiliser ces recherches.
- P. Quintili.* J'aimerais rebondir sur la remarque de Pierre Chartier concernant le rapport qualité-prix de l'édition Redon. Il y a trois ans, une édition des planches, en Italie, a coûté plus cher que ce cédérom entier. Cela me pousse à poser une question-provocation : étant donné leurs prix respectifs (690 F et un abonnement de 2 000 F), et le mode de saisie identique, n'est-ce pas ?...
- P. Chartier.* Oui, des petites mains asiatiques...
- P. Quintili.* ... quelle concurrence ces deux éditions, ARTFL et Redon, se font-elles ? Je l'ai formulé dans mon intervention d'hier, je pense que le livre électronique en général n'a pas d'avenir. C'est une voie sans issue. Le cédérom est un pur outil de consultation, non de lecture. Il permet au moins d'imprimer les articles, mérite que je lui reconnais volontiers. On ne peut intervenir dans un cédérom. La lecture, bien avant l'invention de l'ordinateur, au contraire est possibilité de modifier... Toute lecture est hypertextuelle. Alors que le cédérom impose la présence obsédante de l'objet, en l'absence des personnes vivantes travaillant dans le réseau, l'hypertexte met dans la chose les relations mentales que nous faisons librement dans notre tête en lisant un livre. Il signale et rend possible les liens, marques de langage HTML. L'*Encyclopédie* personnelle de chaque lecteur doit reconstruire tout le parcours des liens possibles dans un texte.
- P. Stewart.* Une remarque à propos de la comparaison des tarifs. Avec les 2 000 F de l'ARTFL, on est abonné également à des milliers de textes, et pas à l'*Encyclopédie* seule.
- R. Morrissey.* Je voudrais défendre l'édition Redon. Nos éditions correspondent à des époques différentes de l'évolution technologique. Nous avons des exigences scientifiques très fortes. D'autres proposent un accès au texte. Il faut faire un grand nombre d'efforts, et chacun doit pouvoir intervenir de la manière qu'il souhaite. Il est bien que l'édition Redon existe avec ses qualités et ses défauts, c'est un très grand progrès.

- A. *Cernuschi*. J'aimerais de mon côté prendre place dans la liste des souhaits. A la fin d'un article, à côté de la signature, à la place de la signature, on a des indications de source, comme « Trev. », « Chambers ». Parallèlement au paramètre « auteur », ne pourrait-on pas mettre en place un paramètre « tiré de », ou mieux « dit tiré de Trévoux » ou « ... de Musschenbroeck » par exemple. Autre demande, ou plutôt question : je souhaiterais que des listes qui sont des réponses de requêtes puissent être travaillées comme des bases de données en soi, permettant l'établissement de statistiques. Est-ce déjà réalisable, et je ne sais pas le faire ? Sinon, est-ce possible à court, moyen, ou long terme ?
- R. *Morrissey*. On dispose de logiciels qui permettraient de constituer des corpus de ce type. Mais cela ne doit pas être fait avant les corrections. Donc ma réponse est : à moyen terme. Dans les trois mois qui viennent, on corrige, et puis on fige. Avant ce terme, on corrige, par exemple les articles de Diderot, marqués de l'astérisque. Question : pour l'article INTOLÉRANCE qui n'est pas signé de Diderot, mais dont on sait pertinemment qu'il est de lui, faut-il le ranger dans la liste des articles de Diderot ?
- M. *Leca*. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut d'abord supprimer ce qui est à tort attribué à Diderot. L'astérisque indiquant un renvoi de note pris pour la signature de Diderot, voilà ce qu'il faut corriger. Sinon, par exemple, une citation de la Bible, par Beauzée, dans l'article LANGUE, passe pour être de Diderot, parce qu'elle est signalée en note par l'astérisque !
- P. *Crépel*. Je suis d'accord avec la suggestion de distinguer auteurs et sources. Mais comme c'est compliqué, on n'échappera pas à une rubrique « observations ». Autre chose : l'actuelle édition de D'Alembert menée avec Irène Passeron et Anne-Marie Chouillet fait penser que des expériences menées sur un corpus plus restreint, mais également avec des franges floues, pourraient être fort utiles à ceux qui travaillent sur un corpus plus large.
- C. *Donato*. J'en reviens aux inventaires de Schwab. Schwab m'a beaucoup aidée dans la formulation de mon index, et je lui en suis très reconnaissante. Un interface entre ses inventaires et les textes électroniques serait des plus souhaitables. Le travail a déjà été fait article par article. Il est impossible à refaire et il a déjà été fait par les yeux et les mains de chercheurs comme Schwab, Rex, Lough, Proust ! Il serait dommage de laisser de côté tout ce travail qui peut intervenir scientifiquement sur de outils en train d'évoluer. En ce sens les questions posées par Pierre Crépel sont importantes mais de deuxième ordre, je suis d'accord avec Marie Leca sur ce point. L'essentiel est d'avoir des outils aussi corrects que possible. A partir de là, on pourra

vraiment lancer des recherches qui nous permettront de trouver des sources, etc.

- P. Chartier.* Nous en venons donc aux résolutions que nous pourrions prendre ensemble. Sur la base des recommandations de Marie Leca, difficilement réfutables, qu'est-ce que la communauté scientifique peut faire ? Quels protocoles pouvons-nous adopter ? Indépendamment de ce qu'entreprendront les ou des éditeurs, il nous faut reprendre l'*Encyclopédie* et la relire systématiquement, en nous appuyant sur le travail des pionniers et des maîtres, et en nous inspirant de lui. A mon sens, nous nous trouvons face à une tâche intellectuelle et pratique d'une trentaine d'années.
- R. Morrissey.* On doit pouvoir d'abord mettre en garde les utilisateurs contre les carences de nos produits, contre leurs limites : il y a un certain nombre de pages consacrées à ces avis, et on peut les augmenter. On doit ensuite améliorer par des interventions là où c'est possible : on obtiendra certes un produit bâtarde, genre système D, avant une nouvelle version corrigée. Quant à la relecture, c'est un travail de trente ans, en effet. Avant qu'elle ne soit achevée, on peut obtenir en dix-huit mois un produit de bien meilleure qualité qu'elle n'est actuellement. Pour le travail de fond, c'est à la Société Diderot, par exemple, d'organiser des équipes.
- G. Benrekassa.* Je comprends fort bien ce qui vient d'être dit. Mais je suis certain que ça ne se passera pas ainsi. Moi, je me demande comment l'an prochain entraîner, initier des étudiants en doctorat à l'étude de l'*Encyclopédie*. La meilleure hypothèse, c'est qu'il y aura un retour. Si cela se passe à l'intérieur de l'institution, contrôlé par des personnes rompues à la recherche, on aura sans doute un certain nombre de garanties intellectuelles. Mais cela se passera aussi à l'extérieur, et on risque de se trouver devant des gens qui vont répandre une espèce de vérité sur l'*Encyclopédie* comme il s'en est fait à partir de Frantext pour dispenser les étudiants de lire le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ! Les choses pourraient se passer ainsi, et il est important de ne pas nous enfermer dans une pureté supposée.
- M. Leca.* Je partage en grande partie le pessimisme actif de Georges Benrekassa. Ce qui est très important dans les versions actuelles de l'*Encyclopédie*, c'est que la page photographiée soit donnée en même temps que le texte numérisé. C'est le garde-fou n° 1, en particulier pédagogiquement.
- S. Geitner.* Il faut être patient. Dans deux ou trois ans, on obtiendra des résultats que les meilleurs numériseurs ne nous permettent pas d'obtenir aujourd'hui, au risque d'abîmer des livres. Je me refuse à casser un livre.
- P. Chartier.* Mais n'avez-vous pas dû casser un exemplaire pour réaliser votre cédérom ?

- S. Geitner.* Pour épargner l'*Encyclopédie* de Paris, nous avons cassé un exemplaire de celle de Genève.
- I. Passeron.* Je voudrais insister sur la nécessité de donner à toute personne qui ouvre l'une ou l'autre des versions une estimation des fautes : les chercheurs doivent savoir à quoi s'en tenir. Les acheteurs du produit ne sont pas dans ce cas.
- P. Lafon.* Permettez-moi de proposer une amélioration microscopique de l'interface à la fois à Chicago comme à Nancy. Comme on peut le voir sur l'écran [directement branché sur l'ARTFL pendant la durée du colloque], le formulaire de recherche nous donne : « auteur : Holbach ou Alembert ». Ce *ou* est ambigu. Signifie-t-il qu'en mettant « Holbach » ou « Alembert » l'on obtiendra tous les articles de l'un et tous ceux de l'autre ? Il faudrait améliorer cette formulation.
- R. Morrissey.* D'accord, nous ferons la clarification. Voilà le genre de questions que j'aime.
- P. Laurendeau.* Je voudrais pour ma part insister sur l'apport de nos étudiants. Il ne s'agit pas de déverser du savoir ou de l'érudition à sens unique. Ils sont très familiers de l'outil électronique, et ils nous enseignent de leur côté. C'est un échange où nous avons beaucoup à apprendre. Ne l'oublions pas.
- M. Leca.* La question à long terme reste posée : l'intervention de la lecture dans la vérification des saisies. C'est le grand problème. Peut-on véritablement, face aux procédures de la machine, se dispenser de la lecture humaine, et si possible scientifique ? Je renvoie à ce que disait Pierre Chartier tout à l'heure et qui tient peut-être de l'utopie : est-il complètement exclu par les concepteurs des produits de passer à un moment ou à un autre par la lecture ?
- P. Chartier.* Que répondez-vous, messieurs ?
- S. Geitner.* Nous sommes preneurs de toute suggestion, de toute contribution. Nous sortirons à la fin de l'été une version très modifiée. Si certains acceptaient en juin-juillet, pendant les mois qui précéderont la sortie, de prendre nos cédéroms en tests et de nous envoyer des contributions sur notre site « dictionnaire-france.com », nous serions ravis.
- R. Morrissey.* En principe, sur la longue durée une correction est possible. A quel moment et à quel rythme ? Ce n'est pas une mince affaire.
- G. Benrekassa.* Un petit mot. Il y a une chose que j'aimerais rappeler, c'est le charme de la lecture du dictionnaire, des surprises de la lecture des dictionnaires. Le charme des rencontres avec le livre. Pour l'*Encyclopédie*, c'est une relation poétique aux Lumières qui s'institue...
- P. Chartier.* Je t'arrête. Ce ne peut pas être notre dernier mot. Le dernier mot, c'est toi qui l'as prononcé il y a peu à cette même place quand tu

as dit lors de ta communication : aujourd'hui nous commençons à lire l'*Encyclopédie*...

*G. Benrekassa.* Je me contredis...

*P. Chartier.* Nullement. L'une et l'autre de ces formules sont vraies. En revanche, il me paraît difficile, comme l'a fait M. Geitner, de lancer un appel aux contributions libres. Comment, malgré toute la compétence de la maison Redon, distinguer les bonnes des mauvaises remarques ? Comment faire la part du démon de la perversité ? de la folie ambiante ? Pour ce genre de choses il faut s'organiser, il faut faire appel à ceux qui, collégialement, ont accumulé de l'expérience. Ce n'est pas une affaire individuelle. J'ai noté d'ailleurs que la réponse de Robert Morrisey était sensiblement différente.

Au moment où nous arrivons au terme de ces journées, j'aimerais remercier, à la régie, Patrick Bouyges dont l'attention et la disponibilité ont été constantes. Lire l'*Encyclopédie* ou la relire, continuer ou commencer à la lire, c'est bien notre affaire commune, qui donnera lieu à un nouveau colloque, préparé par des séminaires expérimentaux. En attendant, merci à tous.

## *In Memoriam*

Cet été, Michèle Duchet et Jean Varloot nous ont quittés. Nous : les membres de notre société, la communauté des chercheurs, et surtout cette société « invisible » (ni secte, ni église !), de ceux pour qui la fréquentation de l'œuvre de Diderot est un élément indispensable de leur existence. C'est pour cela qu'on ne peut croire que ce sont seulement des raisons de malheureuse conjoncture qui nous conduisent à les associer ici dans un même hommage. Il serait facile d'opposer, d'un point de vue étroitement scolastique, le cadre et le style de leur activité de recherche, leur manière et leur démarche. Ce point de vue académique peut et doit être mis au second plan. Si Jean Varloot et Michèle Duchet ont consacré une si grande part de leur énergie et de leur talent à œuvrer — dans des sens souvent convergents — à cet authentique « avènement » de Diderot qui en a fait sans doute, depuis un demi-siècle, l'acteur — et peut-être l'auteur — essentiel des Lumières françaises, c'est parce qu'ils trouvaient en lui, loin des assimilations dérisoires (« Diderot notre contemporain »), un interlocuteur, un partenaire, un témoin provocants, même dans un présent difficile dont il n'eût pu avoir l'idée.

DPV. Nous ne cesserons d'avoir présent à nos mémoires et sous nos yeux, familier, le nom de Jean Varloot dans le sigle qui représente pour tous les *Œuvres complètes* en cours de parution depuis 1979. Il en fut le secrétaire général dès l'origine et pendant des années un coordinateur, un conseiller, un animateur expert et indispensable. Si on remonte, à l'autre terme, aux grands débuts de sa carrière, on le trouvera pendant de longues années associé à l'achèvement de l'autre entreprise éditoriale capitale des cinquante dernières années, la *Correspondance*, dont l'édition avait commencé en 1955 sous l'impulsion et la tutelle de Georges Roth, et dont l'annotation lui doit tant, particulièrement en ce qui concerne les années de vieillesse. Le volume final d'index et de tables par lequel Jean Varloot a clos l'entreprise en 1978 est un médiateur indispensable dans bien des enquêtes. Entre temps, en 1962, il fut le premier à éditer un « texte intégral » du *Rêve de D'Alembert* d'après la copie inédite dite alors « de Leningrad ». Et ce, à l'opposé (complémentaire) de sa participation à des monuments savants, dans une collection de grande diffusion : expérience

encore renouvelée dans une de ses ultimes publications, en 1984, un choix de textes de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Jean Varloot a achevé sa carrière comme directeur de recherches au CNRS. De cette fonction de direction, il a donné (bien avant de l'exercer en titre, et pendant de longues et riches années d'enseignement, déjà), l'idée la plus fidèle qui soit à une des formes de l'inspiration « diderotienne » : la part de travail personnel n'avait de sens que dans le cadre de projets soit collectifs *stricto sensu*, soit ne se situant que rapport à l'horizon mouvant, mais toujours visible, des aspirations d'une communauté de chercheurs.

Que Jean Varloot se trouve associé dans le sigle D.P.V. à des « diderotiens » aussi éminents que Herbert Dieckmann et Jacques Proust, cela peut aussi, à nos yeux, prendre une autre valeur. Ni H. Dieckmann, ni Jacques Proust, ne peuvent être uniquement définis, eux aussi, dans leur rapport à Diderot, par la seule rigueur et la seule étendue de leur science et la pertinence de leur culture. La relation à la forme la plus féconde d'audace et de liberté intellectuelles que peut provoquer la fréquentation de Diderot ne fut sans doute pas la même pour lui, comme pour tout un chacun. Elle n'en fut pas moins constante au milieu des contraintes et des épreuves d'une rude époque dont il fut un témoin souvent engagé et toujours concerné.

Michèle Duchet n'a jamais été membre de notre société qui est née et s'est développée à un moment où elle avait restreint ses participations au strict nécessaire à cause de l'aggravation de douloureux problèmes de santé. A qui l'a connue et appréciée à sa valeur, peu importera de recenser ses participations effectives à des sociétés savantes... La communauté « invisible » dont nous avons parlé, qui s'est manifestée très visiblement autour d'elle et souvent à son initiative, a délégué dans la nôtre beaucoup de ses proches en esprit. Cette communauté eut, au départ, bien avant 1968, sous son impulsion, une réalisation fort concrète qui fédéra un moment volontés et parfois enthousiasmes. Ce sont, avant 1968, les projets et les travaux novateurs et riches d'avenir, malgré le scepticisme voire les sarcasmes dont ils furent l'objet, qu'il faut souligner d'abord, surtout aujourd'hui. Les débuts, tâtonnants, de l'utilisation de l'informatique, au service de l'analyse des périodiques, la constitution d'index précurseurs de nos modernes concordances, les *Entretiens sur Le Neveu de Rameau* parus sous sa direction et celle de Michel Launay en 1967, et mettant en œuvre des formes de collaboration intellectuelle inhabituelles dans le milieu universitaire : dans tout cela, elle eut un rôle déterminant au départ. Quel que fût chez elle le parti-pris de la novation, ce n'était pourtant pas une âme « rebelle », et elle acceptait de grand cœur une tutelle digne de ce nom. Qui l'a connue pendant ses années d'enseignement à la Sorbonne sait ce que furent pour elle l'admirable bienveillance, savante et humaine, de Jean Fabre, l'attention rigoureuse et érudite de René Pintard, l'intérêt



d'Alphonse Dupront. Cela rendait son exigence d'autant plus profonde. Son souci, son goût d'entreprises plus communes encore que collectives tenait à une dimension essentielle de sa personnalité : la conjonction, si difficile, d'une volonté de confrontation intellectuelle sans concession et d'un désir profond de conciliation, qui tenait au choix résolu (qui n'excluait pas, loin s'en faut, la lucidité) de la perspective la plus confiante et la plus « optimiste », fût-elle euphémique, sans céder non plus à des compromis s'ils n'étaient que médiocres.

Le projet central de la recherche de Michèle Duchet s'est formé à une époque et en un lieu — l'Algérie, avant 1954, où sa carrière d'enseignante l'avait conduite : elle l'a explicitement souligné. Il s'est pleinement réalisé dans l'ouvrage paru chez Maspero en 1971 — elle n'eût point envisagé d'autre éditeur. *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières* reste le livre fondamental pour comprendre la nouvelle naissance de l'idéologie coloniale au sein même de la « philosophie ». C'est autour de cette conjoncture déterminante, dans le mouvement de cette courbe qu'on peut rappeler le parcours d'une carrière — l'École normale supérieure (Sèvres), l'agrégation, l'assistanat à la Sorbonne, le professorat à l'ENS de Fontenay : rien que de très honorable et de très classique. Mais dans cette carrière, elle fut fidèle de l'intérieur aux mêmes déterminations morales et sociales. Ni privilèges de positions acquises ni, pis encore, rentes de situation. « Rien n'est jamais acquis à l'homme... » : elle a vécu cette situation avec autant de bonheur dans sa vie intellectuelle qu'elle lui a été douloureuse dans le cours de son existence.

Dans la postface de la réédition de 1995, Claude Blankaert a rappelé comment elle a étendu, approfondi, orienté à sa manière l'enquête sur l'histoire de la formation au XVIII<sup>e</sup> siècle de ce qui allait devenir l'anthropologie, dont Lévi-Strauss dans un texte célèbre avait donné Rousseau comme un initiateur capital. Contre toutes les facilités idéologiques, toute la première partie de ce livre, au-delà de la mise en perspective et de la synthèse nouvelles, retraçait et expliquait la naissance, les tenants et aboutissants d'une idéologie coloniale, et l'implication de nombre des membres éminents du « camp philosophique », à partir aussi du dépouillement d'archives de l'ex-ministère des colonies, et avait une valeur bien plus qu'informative. En était issue une double entreprise : aller effectivement d'emblée au-delà des perspectives triviales sur l'exotisme, sur la philanthropie et le cosmopolitisme des philosophes ; mais aussi interroger leur double lien avec l'entreprise civilisatrice et leur recherche orientée vers la constitution, le regroupement possible dans une cohérence des éléments d'une « science générale de l'homme », en rapport avec la naissance de l'ethnologie, manière dont pouvait être repensé le couple sauvage/civilisé ; chercher les linéaments d'une science de l'homme possible à l'intérieur des systèmes de pensée qui avaient poussé assez loin leur exigence pour révéler

les apories possibles, les contradictions, les obstacles propres à cette tentative. L'analyse de la pensée de Buffon, autant que celle de Rousseau et d'Helvétius, en est un témoignage, et fut accompagnée de la publication d'une précieuse réédition commentée de *De l'homme*. Mais c'est Diderot qui ici a joué un rôle majeur, le Diderot des articles ANIMAL et HOMME, celui du *Supplément au voyage de Bougainville*, le Diderot en dialogue avec Helvétius, un Diderot envisagé comme tension et cohérence, à la fois, et plus particulièrement le Diderot ouvrier sinon maître d'œuvre d'une grande partie de l'*Histoire des deux Indes*. Le *Diderot et l'écriture fragmentaire* paru en 1978, inventaire raisonné, analyse, et commentaire de la collaboration et des contributions successives de l'ouvrage signé par Raynal est un ouvrage très important pour qui veut comprendre la portée de sa stratégie de l'« intervention ». On retrouvera à la fois une nouvelle mise en perspective théorique et des points de vue complémentaires dans *Le partage des savoirs : discours historique, discours ethnologique*, recueil qu'elle publia en 1985.

Avoir collaboré avec elle dans l'enseignement et la recherche reste un privilège, parce que cela nous rappelle constamment, entre autres choses, la vanité de l'enfermement dans le seul rôle de représentant ou de fabricant de savoirs, dont la transmission n'est jamais conservation. Elle était loin de se refermer sur un « cercle », mot favori, et ambivalent, de la société éclairée, qu'il s'agisse de collaborateurs ou de centres d'intérêt : *Langues et langages de Leibniz à l'« Encyclopédie »*, 1976, fruit d'un séminaire de Fontenay, en est la preuve. Mais pour ses associés dans vingt ans de séminaires communs à Paris 7 (-Denis Diderot...), où elle tenait à privilégier la liberté et parfois la fantaisie de l'échange, très sciemment, pour compenser et relativiser le rigorisme nécessaire dans l'élaboration et la transmission du « savoir », il y eut une autre dimension, qui a peut-être encore valeur morale. Lise Andries, Annie Becq, Nicole Jacques Lefèvre, Jean-Claude Bonnet, Pierre Chartier, Jean-Marie Goulemot, Michel Delon, Eric Walter et tant d'autres en témoigneront avec moi.

Pour toutes les raisons qu'on a dites, ces considérations qu'on lui consacre ici, en même temps qu'à Jean Varloot, ne peuvent être le seul point de vue d'une communauté — aujourd'hui largement disséminée — mais elles ne sauraient ni être anonymes, ni, évidemment, appropriées par un « groupe ». Jean Varloot savait, lui aussi, que si Diderot a raison de dire qu'« en général, il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien » (qu'il s'agisse même de « capital symbolique »), on peut chercher sans relâche des moyens d'affronter cette généralité, et de la mettre à distance. Il l'a fait à sa manière de son côté, comme nous l'avons fait avec Michèle Duchet.

Georges BENREKASSA



